

Un André Huret, cousin germain de Georges Charmeton, était-il un parent de notre Grégoire Huret ?

Comment les beaux-arts ne se seraient-ils pas aussi puissamment développés aux *xvi<sup>e</sup>* et *xvii<sup>e</sup>* siècles avec de semblables familles où, de père en fils, la plupart des membres s'adonnaient à leur étude et sous toutes les formes ?

On eut, depuis cette époque, jusqu'au commencement de ce siècle, des ateliers où les traditions de l'art se perpétuèrent encore dans une certaine mesure ; ils ont disparu parce que les maîtres n'y trouvaient pas leur profit.

Enfin, l'égoïsme pénétrant de plus en plus dans les mœurs, on laisse désormais à des professeurs salariés le soin de faire des élèves, dans des écoles publiques, tant on craint de former des rivaux en enseignant certains moyens d'exécution qui deviennent souvent des secrets.

En vain nous organisons des écoles où nous nous efforçons d'enseigner les arts à la jeunesse ; le feu sacré manque parce que les jeunes gens, à peine sortis de ces murs, sont environnés par d'autres sensations et étreints par d'impérieux besoins. Ils se lancent, isolés, dans la pratique où ils se découragent vite, sans conseils et sans maîtres, pour tomber ensuite dans la médiocrité !

Les palmes, les honneurs et la fortune ne parviennent, et alors avec abondance, qu'à ce petit nombre auquel le savoir-faire et les circonstances, plus souvent que le véritable talent, ont donné une certaine vogue.

Paris qui a conservé encore une certaine atmosphère où les artistes peuvent se réchauffer, est livré, lui-même, à des coteries et à des rivalités qui ne sont plus celles